

Des mots pour le dire

Autor(en): **Charbonnaz, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **71 (1983)**

Heft [10]

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-276960>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Lettre ouverte à « Retravailler Corref »

Sauf erreur je vous ai signalé deux fois déjà en vous écrivant mon désaccord face au titre de votre mouvement. Point de réponse, mais une nouvelle demande de soutien financier.

Mon mari et moi-même voulons certes que les femmes désireuses de reprendre le travail salarié soient encouragées, donc aussi aidées financièrement. Ce que nous contestons, c'est l'équivoque derrière ce mot « retravailler ». Si certaines ont cessé de travailler contre de l'argent, ce n'est pas forcément pour se tourner les pouces. La plupart ont élevé des enfants, avec tous les bons moments que cela comporte, mais aussi en assumant les corvées et les veilles. Certaines continuent à être très occupées, sans forcément brasser du vent, même en faisant du bénévolat, souvent si décrié.

« Retravailler » pourrait facilement devenir méprisant face à tous les gestes gratuits. Je sais que certains prétendent qu'il n'y a rien de gratuit, que tout est toujours intéressé ! Est-ce pour mieux se défendre d'un besoin constant de rentabilité, de valeur mesurée en argent ?

Je suis sûre que parmi les responsables de Corref plusieurs savent donner aussi de leur temps. Alors donnez-en un peu pour vaincre les chicanes administratives et changez de nom. Quand les hommes dévalorisent le travail au foyer, nous savons réagir ; que les femmes ne se dévalorisent donc pas mutuellement, c'est trop dommage !

Monique Roland,
Vufflens-la-Ville

Des mots pour le dire

Il est urgent qu'on nous donne le vocabulaire qui permette de nous exprimer, sinon avec bonheur, du moins en accord avec l'évolution des mentalités. Plus de sexisme donc.

Quel néologisme ingénieux permettra de rendre avec une efficace subtilité toutes les nuances de l'adjectif « paternaliste » en parlant d'une femme ou d'une meneuse de femmes ?

Cet épithète qualifierait avec bonheur la prise de position de Mme J. Berenstein-Wavre dans le numéro d'août-septembre. Si j'ai bien compris, cette aimable correspondante récuse la liberté du choix du nom lors du mariage car on doit tous faire la même chose. Na.

Imaginez maintenant qu'une demoiselle Minette Cupelin, honteuse de son nom, tombe amoureuse de M. Médor Pipi (il existe, p. 4 du même numéro de FS). Ils décident de convoler. Mme Berenstein-Wavre aurait-elle le cœur assez dur pour refuser à Mlle Cupelin de marcher le front haut, fière de son bonheur et de son nouveau nom ?

Dans l'attente du numéro d'octobre, je vous prie d'agréer, Mesdames, mes meilleurs salutations.

E. Charbonnaz, Avully

LIVRES

Le temps des loups blancs

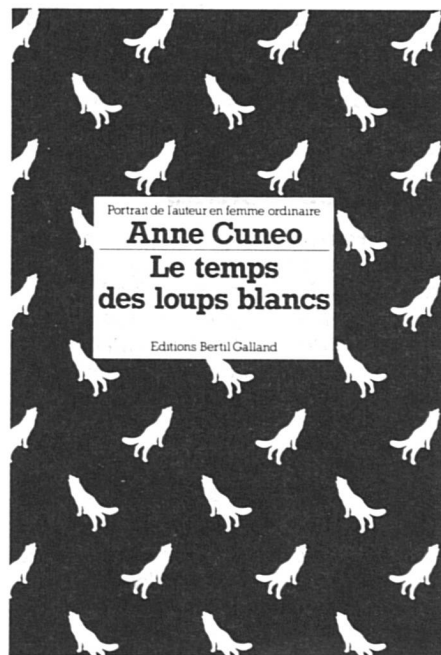
par Anne Cunéo, éd. Bertil Galland, 1982

Dans ce deuxième tome du *Portrait de l'auteur en femme ordinaire*, nous suivons « Anna », qui débarque d'Italie, de sa onzième à sa vingtième année. C'est la période lausannoise de l'auteur.

Quel choc pour les lecteurs et lectrices qui ont vécu à la même période dans notre capitale vaudoise d'apprendre qu'Anne Cunéo y a eu faim ! Faim physique et faim affective ; on admire que l'enfant ait résisté à tant de frustrations, tant d'humiliations, dans son pensionnat italien où la double journée — travail scolaire et travail ménager — était le lot quotidien.

Et on relève en même temps le courage de l'auteur, dont la fierté est connue, d'avoir osé remémorer des souffrances que d'autres auraient tues à tout prix. Mais Anne Cunéo est servie par une volonté peu commune. C'est elle qui prend son instruction en mains, supplie qu'on l'autorise à quitter l'école primaire, s'attèle, une fois son diplôme de commerce en poche, à cet examen si difficile qu'est un préalable en lettres. Elle terminera sa licence en ayant toujours trimé pour gagner sa vie : capable d'échanges très intenses, elle rencontre des personnalités du monde des lettres et des arts, mais s'enthousiasme tout autant pour ces pêcheurs d'Islande dont elle suit la pêche comme un vrai mousse !

Que ce soit dans l'apprentissage du piano ou de la danse, dans les découvertes intellectuelles, les premiers écrits ou la recherche d'un équilibre affectif, jamais — et c'est le message sous-jacent à chaque ligne



— l'auteur ne renonce à ses rêves d'enfant ; ceux-ci ne deviendront pas illusions une fois atteint l'âge adulte. La maturité n'équivaudra pas à la résignation. C'est là que ce livre nous touche profondément.

Quant aux amoureux de Lausanne contemporains de l'auteur, ils liront avec nostalgie les lignes consacrées aux rendez-vous du Kiosque de St-François, à certains cafés où toutes les couches de la population se rencontraient : on n'avait pas encore « parké » les étudiants à Dorigny !

Christiane Mathys

Ecriture féminine ou féministe ?

Tel est le titre d'un petit livre publié par les éditions Zoé, et réunissant trois petits textes signés Anne-Lise Grobéty, Monique Laederach et Amélie Plume. Il s'agit de trois communications prononcées lors d'un débat public organisé par l'Association des écrivains neuchâtelois et jurassiens.

En exergue, une citation tirée des *Carnets* d'Alice Rivaz : « Rêve parfois d'une vie... dans laquelle je n'aurais plus à faire le moindre geste d'ordre utilitaire, ménager, pratique, où, du matin au soir, je ne ferais qu'écouter de la musique, lire, écrire, dessiner, me promener... Un peu la condition qui fut aux siècles passés celle de nombreux écrivains fortunés, et se perpétue de nos jours pour ces favorisés, mais aussi celle de nombre d'écrivains de situation très modeste dont de nos jours l'épouse est à la fois la secrétaire, la standardiste, la cuisinière, l'infirmière, le garçon de course, la dactylographe et, plus fréquemment qu'on ne croit, le *bread-winner*. Condition impensable pour l'écrivain femme. »

Le ton est donné. C'est Anne-Lise Grobéty, la romancière de *Zéro positif*, dont les lectrices de FS peuvent apprécier chaque mois les chroniques neuchâteloises en pages cantonales, qui développe plus particulièrement ce thème woolfien dans le premier des textes.

Une chambre à soi et de l'argent ! réclamait, on s'en souvient, la grande Virginia. Anne-Lise Grobéty lui fait écho : « l'égoïsme, la paresse et la solitude (toutes choses indispensables à la germination de la création, à doses plus ou moins homéopathiques) sont des luxes encore rarement octroyés aux femmes ». Si on attend de la femme écrivain qu'elle descende néanmoins à l'heure dite préparer le repas de sa famille, quelle femme oserait déranger son écrivain de mari pour qu'il vienne peler les pommes de terre ?

En attendant que les hommes, fussent-ils écrivains de génie, prennent leur part des nécessités terre-à-terre de l'existence, et qu'inversement la plume des femmes soit libérée au moins d'une partie de ces